



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume IX.

Montréal, (Bas-Canada) Juillet et Aout, 1865.

Nos. 7 et 8.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE: L'Estancia de Santa-Rosa, par Mme. Beck. (suite).—SCIENCE: Comptes-rendu du Cours d'histoire du Canada de l'abbé Ferland à l'Université Laval. (suite et fin).—ÉCARTON: Rapport de l'Instruction publique de France. (suite).—DISCOURS prononcé à la distribution des prix et des diplômes à l'école normale Laval, par M. le Professeur Thibault.—AVIS OFFICIELS: Livres approuvés par le Conseil de l'Instruction publique.—AVIS aux Commissaires d'école et aux Syndics.—Nominations: Bureau d'examineurs.—Commissaires d'école.—Érection de municipalités scolaires.—Diplômes accordés par les écoles normales.—Diplômes accordés par les Bureaux d'examineurs.—PARTI: ÉPIGRAMME: Mort de Sir Étienne Paschal Taché.—Distribution de prix et de diplômes dans les écoles normales.—Distribution de prix et de diplômes dans les Universités, Collèges, Pensionnats, etc.—Vingt-cinquième conférence des instituteurs de la circonscription de l'école normale Laval.—Société historique de Montréal.—Petite Revue Mensuelle.—DISTRIBUTION DE PRIX DANS LES ÉCOLES NORMALES: Ecole Normale Jacques-Cartier.—Ecole modèle annexée.—Ecole Normale Laval.—Ecole modèle annexée.

LITTÉRATURE.

L'estancia de Santa-Rosa.

SCÈNES ET SOUVENIRS DU DÉSERT ARGENTIN.

(Suite.)

II

Le seul trait d'union qui rapprochât tant bien que mal tous ces éléments opposés, c'était Mercedes et Dolores, que la vieille mulâtresse s'était habituée à considérer comme des êtres d'une nature supérieure. Pareilles aux lianes fleuries qui croissent autour des cactus à longues pointes et des mimosas épineux, elles enveloppaient d'un réseau de grâces affectueuses et d'innocentes câlineries Eusebia et Carmen. Eusebia subissait complètement le charme; Carmen, plus indépendante, se tenait toujours sur la réserve, recevant les caresses sans les rendre, et dans ses jours de mauvaise humeur regardant Mercedes et Dolores de l'air d'une tigresse forcée d'allaiter deux agneaux. Ces éclairs de haine concentrée n'échappaient point à l'œil observateur d'Eusebia, qui se promettait d'être sur ses gardes. Don Estevan, lui, s'inquiétait peu de ces animosités féminines; il savait qu'Eusebia, sous le despotisme un peu maussade de ses allures, cachait une fidélité et un dévouement éprouvés. Pour toutes les choses du ménage, elle avait en réalité la haute main. Quand les péons venaient à la cuisine chercher leur ration de viande et de riz, et qu'ils apercevaient de loin, au fond de la troisième cour, la haute taille un peu voûtée d'Eusebia, son visage brun et sévère encadré dans les plis du *panuelo rojo*, ils hâtaient le pas machinalement; ils oubliaient de complimenter, comme à l'ordinaire, d'un ton narquois la cuisinière Ramona, négresse des plus crépues, sur la beauté de ses

longs cheveux ou sur la blancheur de son teint. Les gais propos et les lazzi s'arrêtaient court, et chacun n'avait qu'un souci: c'était de se mettre le plus tôt possible hors des regards de l'intrépide vieille femme.

Dans la vie simple et monotone du désert, les jours passent rapides comme la flèche des Indiens. Quinze années s'étaient écoulées: Mercedes et Dolores étaient devenues les plus jolies filles du pays. Elles tenaient de leur mère des cheveux et des yeux d'un noir de jais, des traits fins, des dents éblouissantes, et ce teint d'un blanc mat à reflets dorés particulier aux Andalouses. Elles portaient admirablement la tête, et leurs attitudes étaient pleines de grâce et d'élégance. Toutes les deux aussi, elles avaient un esprit doux et conciliant, une tendresse pleine de soumission et de respect pour leur père. Leurs occupations étaient celles des personnes riches du pays. Enfants, elles avaient appris de leur père à écrire et à compter. Eusebia leur avait enseigné, outre la lecture et leur chapelet (*rezar*), l'art de faire à l'aiguille ces charmantes dentelles, véritables merveilles d'adresse et de patience où excellent les femmes créoles. Elles étaient passionnées pour les fleurs et les oiseaux. Devant leurs fenêtres, des caissons en maçonnerie, de petites barriques, des vases de faïence contenaient toute sorte de plantes cultivées avec un grand soin; la rose de Banks pourpre, l'odorant jasmin du Chili s'enroulaient autour des piliers de bois de la véranda. Elles y avaient attaché des branches d'arbres prises dans la forêt et chargées d'orchidées odorantes. José et Manuel, qui connaissaient leur goût favori, ne faisaient pas une course au dehors sans leur rapporter quelque jolie plante ou quelque nouveau prisonnier au brillant plumage destiné à la grande cage de bambous qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes. Un jour, ils revinrent avec deux petites gazelles des pampas aux yeux noirs bordés de longs cils, aux jambes si fines qu'elles semblaient presque hors d'état de supporter le poids de leur corps. Ces charmantes créatures avaient été prises à leur mère avant le sevrage. Mercedes et Dolores leur donnèrent à manger du pain et du lait jusqu'au jour où elles purent se nourrir d'herbes. Les pauvres petites bêtes s'attachèrent à elles; elles les suivaient partout comme de jeunes chiens. Lorsque les deux sœurs brodaient sous la véranda, entourées de fleurs, les gazelles à leurs pieds, des lianes flottantes au-dessus de leurs têtes, il eût été difficile à un artiste ou à un poète de rêver un plus ravissant tableau.

Mercedes étant venue au monde la première, on l'appelait *la major*, l'aînée; elle était un peu plus grande que sa sœur. Cette différence de taille était la seule qui les fit reconnaître, car du reste leur ressemblance était parfaite. Mercedes avait aussi plus